

Mise en ligne : 21 décembre 2014.
Dernière modification : 3 juin 2022.
www.entreprises-coloniales.fr

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS L'ALGÉRIE par Jules Duval

(*Le Journal des débats*, 3 septembre 1867)

Commerce extérieur. — Météo. — Céréales. — Fruits et légumes. — Huile d'olive. — Vin. — Mécanique. — Minerais et marbres. — Bois. — Plantes textiles. — Crin végétal, alfa, aloès. — Tabacs. — Plantes à parfum. — Confection, orfèvrerie. — Mobilier, industries diverses. — Imprimerie, édition, presse.

Je rendais compte en 1855 — pour mes débuts dans le *Journal des débats* —, de l'exposition de l'Algérie au Palais de l'Industrie. Pour notre colonie africaine, c'était aussi un début dans la carrière de la grande publicité. Après s'être timidement révélée dans l'Exposition nationale de 1849 à Paris ; après avoir conquis une notoriété plus étendue à Londres, en 1851, l'Algérie entrait, en 1855, dans l'arène des luttes internationales, avec une confiance raffermie dans ses forces économiques. Depuis un quart de siècle, cherchant sa voie dans les directions les plus diverses, à travers mille tâtonnements pénibles et coûteux, elle avait acquis enfin la connaissance de ses principales richesses ; elle en montrait de nombreux et brillants spécimens, produits combinés des dons de la nature et du travail de l'homme ; pour en développer l'exploitation, elle faisait appel aux intelligences et aux capitaux de l'Europe, en leur disant : Voilà ce que je suis, ce que je puis, ce que je vau.

À douze ans d'intervalle, l'Exposition de 1867 montre comment l'appel a été entendu.

En même temps que les colons ont poursuivi leur œuvre avec une constance, je pourrais dire avec un acharnement, que n'a découragé aucun malheur, ni l'instabilité administrative, ni les révoltes passagères, ni les tremblements de terre, ni les sauterelles, ni la sécheresse, des capitaux considérables et de puissants instrument de travail leur sont venus en aide du dehors, de la France particulièrement, comme il était permis de s'y attendre. Des compagnies nouvelles se sont formées pour l'exploitation de ses mines, de ses marbres, de ses bois, de ses cotons et de ses lins ; la sonde artésienne a évoqué des profondeurs souterraines les eaux jaillissantes du Sahara et de la Mitidja ; une section de voie ferrée a relié Alger à Blidah ; des ports ont été creusés et élargis ; des phares allumés ; des services de navigation se sont multipliés entre la France et l'Algérie et se sont établis le long du littoral ; leurs cales et leurs ponts ont reçu des chargements de fruits et de légumes, de grains, de bestiaux et de laines, de provenance africaine, venant s'échanger, en rangs de plus en plus nombreux et pressés, contre les marchandises françaises. Considérée jour par jour, cette évolution ascendante d'une jeune colonie échappe presque à l'attention, comme les progrès de croissance de l'homme mais, observée aux deux bouts d'une période quelque peu longue, elle devient manifeste.

[Commerce extérieur]

En 1853, le commerce général de l'Algérie, tant avec la France qu'avec l'étranger, ne s'élevait qu'à 161 millions de francs ; douze ans après, en 1865, il s'est élevé à 253 millions. Le mouvement de la navigation avait donné, en 1853, 4.121 voyages et

323.652 tonneaux ; il a donné, en 1865, un total de 5.568 voyages et 739.606 tonneaux, un tonnage plus que double. Quant à la population européenne, qui était, au 31 décembre 1853, de 134.000 âmes, le recensement de 1866 l'a portée à 217.000, soit un accroissement de 62 pour 100, provenant pour la majeure part de l'excédent des naissances sur les décès. Forte de si authentiques témoignages de vitalité, l'Algérie brave toutes les crises, si dures d'ailleurs que soient les souffrances qu'elles lui imposent, et dont les plus accablantes se font ressentir cette année même, sous le coup de la sécheresse la plus obstinée qui se soit vue depuis un tiers de siècle.

Ces progrès se révèlent à l'œil, rien que dans l'espace que l'Algérie occupe dans le palais de l'Exposition. Tandis que les autres colonies françaises, ses émules, ont été resserrées et mêlée dans des salles trop étroites, elle seule a obtenu autant de place qu'elles toutes, et cette place est fort bien remplie. Un certain nombre de cartes — fixées un peu trop haut pour la plupart — éclairent de leur enseignement si net et si éclairant de leur enseignement si net et si simple tous les éléments de l'Exposition, en apprenant au visiteur, curieux de s'instruire sous quels parallèles et quels méridiens gît l'Algérie, les contours de son littoral, le relief du sol, le nombre et le courant des rivières, les centres de population sédentaire, la distribution des populations nomades les gisements de mines, etc. Nous n'admettons pas qu'une Exposition soit intelligible sans cartes. Pour ce genre de commentaire, le service des mines de l'Algérie est venu très à propos en aide au Dépôt de la guerre. M. Ville, chef très distingué de ce service, n'a eu qu'à ouvrir le bel atlas minéralogique et géologique qui accompagne ses publications, pour montrer à l'œil le nombre ainsi que l'emplacement des gisements miniers et des sources thermales que possède le pays.

[Météo]

À ces renseignements, il manque une carte météorologique, guide indispensable de toute colonisation, telle qu'on en voit une dans l'Exposition de la colonie anglaise de Natal. La météorologie est la boussole de l'agriculture on le sent bien en Algérie, où le climat, tour à tour influencé par les chaudes effluves du Sahara et les vents frais de la double mer qui l'avoisine, semble livré à d'inexplicables caprices. Le service des ponts et chaussées possède tous les éléments d'une telle carte météorologique, dont il publie périodiquement les données dans les journaux. Nous lui demandons pour les colons le précieux service de la dresser et de la publier.

[Absence de documentation photographique]

On doit reprocher aux colons eux-mêmes de n'avoir pas tiré un meilleur parti de la photographie pour faire connaître leurs établissements. Les scènes de la vie indigène, les personnages arabes, les paysages même ne manquent pas ; mais les fermes, les villages, les villes, les usines, les travaux publics de tout ordre, qui marquent la trace et les progrès de la colonisation, on y a à peine pensé, à la différence des colonies anglaises, qui ont recouru pour la plupart, avec une ampleur intelligente, à ce genre de propagande déjà fort apprécié à l'Exposition de Londres. En Europe, en France même, on ne peut guère se résoudre à croire qu'une société nouvelle, constituée avec les forces et les éléments de la civilisation, ait surgi en quelques années sur un sol qui semblait voué à une éternelle barbarie : à ce scepticisme il eût convenu d'opposer l'irrésistible argument d'une abondante collection de photographies, mettant en lumière quelques-uns des centres de population, au nombre de plus de trois cents, quelques-unes des fermes au nombre de plusieurs milliers, que le génie et l'initiative de la France ont suscités sur la terre d'Afrique. On ne peut pas accuser la photographie de céder à l'imagination, comme a fait la peinture, en personnifiant dans un vaste tableau la fertile Mitidja sous les traits d'une blonde Cérès, entourée de moutons, de vaches, de

moissonneurs, de tentes indigènes, dans le voisinage des bâtiments européens : image séduisante et à peu près réelle, mais suspecte de fantaisie pour qui n'a pas vu l'Afrique en voie de transformation. Très inférieure comme art, la photographie a une grande valeur comme certificat de l'état réel des pays et des monuments inconnus. Pour cela, elle vaut mieux qu'un livre ou un rapport.

Après avoir dit ce que nous regrettons de ne pas trouver à l'Exposition algérienne, livrons-nous au plaisir plus doux de signaler quelques-unes des nombreuses et belles choses que nous y avons remarquées.

[Céréales]

Dans l'ordre d'importance, qui se trouve être aussi à peu près celui de l'Exposition, le premier plan, est occupé par les céréales et autres produits alimentaires, qui remplissent une grande et haute salle, arrangée avec goût, sur le pourtour extérieur du palais. Décorée au dehors par des faisceaux de tiges de bambou et d'eucalyptus, qui s'élancent vers la voûte comme d'élégantes colonnettes garnie de balles de sparte fortement cerclées en fer, l'entrée de la salle est ornée, à droite et à gauche, par des gerbes de l'année dont quelques-unes sont fraîches, par des massifs de céréales et de fourrages. Il y a là de vrais phénomènes de végétation, des pieds de blé portant l'un, 63 épis l'autre, 138, beaucoup de 40 à 60 ; des blés hauts de près de 2 mètres et cueillis le 10 mai ; d'énormes tiges de brome de Schrader, introduit en Algérie, comme en France, depuis quelques années. À l'intérieur, on voit étalée sur les murs, derrière des vitrines, sous les tables, une collection de produits agricoles alimentaires des plus distinguées par la qualité, et des plus riches par la variété. Les blés en grains, en farines, en semoules, en pâtes, confirment une des vieilles et solides réputations de l'Algérie. Le pesage comparé des grains a constaté, pour la plupart des spécimens, des poids supérieurs à 80 kilog. à l'hectolitre, et il s'en est trouvé beaucoup de 83 à 84 kilog. ; plusieurs de 85 et 86, et même un échantillon pesant, rare merveille, jusqu'à 87 kilog. (M. Bourcaret, colon à l'Oued-Athmenia). On a constaté avec la même surprise des orges pesant 66 kilog. (MM. Gourgas et Fouet). Pour les semoules et farines, la palme reste à MM. Lavie, dont l'usine, établie sur le Rummel depuis vingt ans, fabrique annuellement, avec ses trente tournants, 12 millions de kilogrammes de produits. Ces industriels ont été les créateurs de l'industrie minotière dans la province de Constantine, comme, dans la province d'Oran, l'Union agricole du Sig, qui figure encore avec honneur parmi les exposants. C'est de cette dernière ferme qu'est partie, dès 1850, la réforme des préjugés et des pratiques contraires à l'emploi du blé dur dans la boulangerie civile, un progrès capital dans la colonisation algérienne qui, jusqu'alors, demandait aux farines de France tout son pain de première qualité. Le blé dur a depuis lors fait ses preuves et, comme il est supérieur au blé tendre pour les qualités nutritives et pour le rendement en pain non moins que pour le goût, la panification française accomplirait elle-même un véritable progrès en mélangeant le blé dur à ses farines dont il rehausserait la saveur. Les engins mécaniques, qui s'emploient de plus en plus, n'opposeraient pas les mêmes résistances que les ouvriers, peu soucieux d'avoir à déployer un peu plus de force pour vaincre la ténacité du gluten.

Pour les pâtes alimentaires (macaroni, vermicelle, lasagnes et vingt autres), MM. Brunet, de Marseille, et Bertrand, de Lyon, continuent, dans des vitrines voisines, leur persévérante et vive rivalité de perfectionnement et d'innovation. L'un et l'autre ont leur part — et je n'entreprendrai pas la tâche épineuse de mesurer à chacun son lot de mérite — dans la consommation aujourd'hui très étendue qui se fait de pâtes alimentaires d'origine algérienne. Ce qui n'était qu'une petite industrie de famille aux mains des colons italiens et maltais est devenu, sous l'impulsion des deux maisons que nous venons de citer, une grande industrie mécanique, un grand débouché pour les blés algériens et les semoules qui s'en extraient.

Entremêlées aux blés et orges se remarquent les autres variétés, de céréales : seigles, avoines, riz, millet, sorgho, toutes de très belle qualité, mais surtout les maïs, dont les épis, par le nombre, la grosseur et la régularité des grains, soutiennent la comparaison avec les plus beaux échantillons de l'Italie ou de l'Amérique. Le temps n'est probablement pas éloigné où le maïs, devenu l'objet d'une culture étendue et soignée, concourra puissamment à créer une branche nouvelle d'exploitation agricole par l'engraissement des animaux domestiques.

[Fruits et légumes]

La variété n'est pas moindre pour les fruits et légumes. Sur les mêmes tablettes s'ont étalés à côté de toutes les espèces propres à l'Europe, et surtout à l'Europe méridionale, les dons de la flore quasi tropicale les dattes, qui sont la base de la nourriture des peuplades nomades ou sédentaires, blanches ou noires, de la zone saharienne. Depuis les précédentes Expositions, l'oasis de Biskra est entrée en rapport commercial avec Paris ; tous les ans, un marchand de produits algériens, dont le magasin n'est pas l'une des moindres curiosités de la rue de Rivoli, [M. Thélou](#), va préparer sur place, au moyen des procédés les plus perfectionnés, des quantités considérables de dattes qu'il écoule ensuite en France, où ces fruits remplacent avec avantage ceux que le commerce tirait précédemment de Tunis ou de l'Égypte. Déjà plusieurs rivaux le suivent dans cette voie, si bien que les plantations de dattiers ne suffisant plus à la demande, les dattes atteignent un tel prix que la création des oasis par le barrage des eaux courantes, et surtout par le jaillissement des eaux souterraines, après avoir été un grand bienfait pour les indigènes, va devenir une des spéculations les plus lucratives. [MM. Laurent et Degousée](#), qui ont importé cette industrie dans le Sahara de la province de Constantine ; [M. Ville](#), qui a suivi cet exemple dans la province d'Alger, ont exposé des séries, en calibre réduit, de leurs instruments de forage, des dessins de leurs procédés, des échantillons de terres traversées, des coupes de leurs tubes, avec des notes statistiques des résultats obtenus : il n'y a rien dans toute l'Exposition qui montre sous des aspects plus recommandables le génie de la colonisation. Un des grands prix spéciaux n'eût pas été de trop pour cet incomparable bienfait, qui a établi une parfaite harmonie entre deux races et deux sociétés opposées par tant d'autres côtés.

Les oranges, dont la saison est maintenant passée, ne se montrent pas en ce moment dans les salles de l'Algérie avec le même avantage qu'au printemps ; mais on peut juger de la faveur dont elles jouissent en France par les chiffres de la douane. En 1854, la douane en avait enregistré, à l'entrée, 2.449 quintaux de provenance algérienne. En 1865, le chiffre a été de 10.358 quintaux ! Bien que la quantité ait quintuplé, elle n'est encore que la moitié de ce que consomme l'Italie et le quart de ce que consomme l'Espagne ; elle doublerait rapidement si les compagnies de transports maritimes abaissaient un peu leurs prix. Elles y consentiront, on a lieu de l'espérer, si elles veulent bien se rendre compte des effets d'une grande loi des climats qui fait de tous les pays du Midi des serres tempérées pour les pays du Nord.

L'Algérie, pour ne parler que d'elle, étant, pour la température, en avance de six semaines à deux mois sur la France, peut prétendre à la fourniture permanente et à peu près illimitée des primeurs si les tarifs n'y mettent obstacle. Par une concession sur ce point, le Nord de l'Afrique deviendrait, aux mains des Européens, un vaste et fertile jardin qui, pendant tout l'hiver, fournirait nos tables de fruits et de légumes frais, aux grands profit et agrément des deux pays. L'industrie de la navigation elle-même ne pourrait que gagner à ce développement d'échanges qui ne tarderait pas à s'étendre à l'Europe entière. Outre les dattes et les oranges, ce commerce comprendrait des cargaisons de petits pois, de haricots verts, d'artichauts, de choux-fleurs, de pommes de terre, de tomates, associés aux grenades, figues, raisins, bananes et beaucoup d'autres fruits rares ou exquis, frais ou secs. Par certains lots de patates, d'ignames, de colossales

variétés de choux caraïbes qu'exposent quelques colons, et en première ligne le Jardin d'acclimatation d'Alger, on peut juger des étonnantes proportions que donne aux végétaux la chaleur africaine combinée avec l'eau, dans un bon terrain bien préparé.

[Huile d'olive]

Parmi les produits alimentaires de l'Algérie, qui ont ou qui peuvent acquérir une grande importance, il faut encore mentionner les huiles d'olive et les vins ; les huiles, une richesse si ancienne qu'on pourrait la croire autochtone ; les vins, une richesse nouvelle, et qui accuse l'invasion de la civilisation, chrétienne en plein pays musulman. D'après les derniers recensements, les plantations d'oliviers comprennent plus de trois millions de pieds, dont la moitié a été greffée, opération qui rend le fruit plus gros, plus charnu, et par conséquent plus chargé de matières grasses, un peu, il est vrai, aux dépens de la finesse et de la saveur. C'est la Kabylie, on le sait, qui est le grand centre de cette production : on y voit de vraies forêts d'oliviers, atteignant à peu près les dimensions des chênes, qui donneraient toutes des huiles de qualité supérieure si la fabrication répondait à la production. Mais l'industrie indigène est à cet égard fort grossière et les quelques moulins européens qui ont montré l'art de raffiner l'huile au même degré qu'en France n'ont pu encore transformer les pratiques séculaires. Aussi l'huile algérienne laisse-t-elle à désirer si on la considère en bloc, comme denrée commerciale, malgré de nombreux essais de perfectionnements qui se manifestent à l'Exposition par de longues files de bouteilles remplies d'un liquide jaune d'une séduisante limpidité. Dans cette direction, les Européens peuvent se donner pleine carrière.

[Vin]

Pour le vin, ce n'est plus la concurrence, c'est le monopole qui leur est ouvert : contenus par les défenses du Coran, les indigènes musulmans leur abandonnent, sans rivalité, ce genre d'industrie rurale, bien qu'ils cultivent la vigne pour le raisin dont ils sont très friands. Les sécheresses fréquentes de l'Algérie font de la vigne, qui enfonce ses racines dans le sol, comme de la plupart des cultures arborescentes, une des ressources les plus précieuses de l'agriculture africaine et l'on aurait peine à comprendre — si l'on ignorait les aveuglements entraînés des intérêts qui se croient menacés —, les récriminations qui ont retenti en France contre l'expansion de la vigne et l'importation des vins par les colons. On ne doit pas faire à ces préjugés l'honneur de les discuter ; mais il est permis de les livrer au bon sens public, en constatant, d'après le catalogue officiel que, en 1865, les plantations de vignes algériennes, déduction faite de 3.000 hectares appartenant aux indigènes et récoltés en grappes, se bornaient à 7.897 hectares, qui avaient produit 70.000 hectolitres de vin, dont 272 exportés en France. Voilà bien, en vérité, de quoi inquiéter les vigneron de l'Hérault et du Gard ! Comme en 1855 et en 1862, le jury a distingué un assez grand nombre de ces vins, sans que les récompenses aient dépassé le niveau des médailles de bronze, qui sont échues aux crus d'Oran, de Blidah, de Médéah, de Bône, désignés à cet honneur par une célébrité naissante dans le pays. Les viticulteurs algériens ont encore bien des efforts à faire et bien des problèmes à résoudre quant au choix des cépages, aux méthodes de culture, aux procédés de fabrication pour assurer à leurs vins les débouchés commerciaux de l'extérieur. On peut, en attendant, leur rendre ce témoignage qu'ils y travaillent avec une intelligente ardeur de tous côtés ; il n'est peut-être pas en Algérie de culture plus populaire que celle de la vigne, parce qu'elle s'accommode, mieux que toute autre, d'un terrain et d'un climat secs, et répond, par l'abondance du produit, aux soins qu'on lui donne.

[Mécanique]

En avançant de la circonférence vers l'intérieur, le sixième groupe nous présente les instruments et procédés des arts usuels, un des lots où les colonies brillent peu d'ordinaire. A, cet égard, l'Algérie n'échappe pas à loi commune et les engins qu'elle expose ne font pas grande figure auprès des puissants et bruyants appareils qui animent la galerie des machines. Ce qu'elle a de mieux, comme les instruments de sondage artésien, lui vient de France ; c'est aussi de France où des diverses patries des colons que viennent la plupart des outils aratoires, horticoles, industriels. Il n'y a guère à noter, comme ayant une origine locale, que quelques modifications au système des norias, les engins et filets pour la pêche du corail et enfin les fabrications indigènes, qui excitent, par leur étrangeté bien plus que par leur perfection, la curiosité générale. La foule se presse tout le jour autour de ces ouvriers en costume et en attitude excentriques, qui lissent la soie et l'or, brodent la laine et le cuir, couperet et cousent des babouches, tressent des paniers avec des filaments de sparte entremêlés de lanières de drap bleu et rouge ; tous ces indigènes, de race kabyle ou maure (il n'y a pas un seul vrai Arabe), sont autorisés à vendre les produits de leur travail, et au prix qu'ils demandent, à la vogue dont ils jouissent, on peut juger qu'ils font de formes affaires, aussi bien que les marchands et les cafetiers algériens établis sous le promenoir extérieur, Mais la petite et primitive industrie locale est de jour en jour atteinte par la concurrence de la grande industrie française, et parmi les objets vendus comme étant de pure provenance africaine, combien il s'en trouve qui ont vu le jour à Nîmes, Lyon, Paris ! Il est deux de ces ouvriers, au type kabyle, qui, sans rien vendre, attirent la curiosité par leur habileté à découper des bouchons dans les cubes dégrossis de liège, dont les longues et épaisses plaques les entourent. Comparé aux procédés mécaniques, ce procédé est bien primitif ; mais ils y déploient une singulière prestesse, et leur travail, assurent-ils, ne reste pas au-dessous de 1.500 bouchons par jour, à peu près trois par minute. De ces spectacles il n'y a rien à tirer pour le progrès de l'industrie, puisqu'ils en représentent les débuts aujourd'hui dépassés et oubliés ; mais on en doit augurer l'aptitude de la race berbère aux travaux manuels. Quant aux Arabes proprement dits, qui sont les nomades et les étrangers de l'Afrique, leur état industriel se lit dans les tentes grandes et petites, riches et pauvres déployées dans le Champ-de-Mars ; ils sont plus arriérés encore dans l'âge industriel que les Kabyles et les Maures. Par un trait caractéristique de leur état social, les hommes rejettent sur les femmes le fardeau des travaux manuels : ce sont les femmes de la tente qui ont tissé ces étoffes, ces tapis, ces sacs, qui ont tressé ces nattes, façonné ces poteries, qui ont orné ces selles dont l'étrangeté attire les regards. Il n'y a guère que les métaux ouvrés, les armes, les étriers, les éperons qui aient passé par la main des forgerons, presque tous d'origine berbère ; les bijoux ont été façonnés par des orfèvres juifs. Dans ces objets, la solidité du tissu et l'éclat des couleurs suppléent à l'élégance des formes et à la correction du dessin, et c'est ainsi que s'explique la faveur dont ils jouissent auprès de certains amateurs.

(Suite et fin)

(*Le Journal des débats*, 4 septembre 1867)

[Minerais et marbres]

Avec le cinquième groupe, consacré aux produits bruts et dégrossis des industries extractives, l'Algérie, comme toutes les colonies et les contrées de civilisation naissante, reprend son importance. Elle est représentée avec honneur dans toutes les classes, et, pour étaler toutes ses richesses, la galerie des matières premières a dû empiéter sur ses voisines, en s'appropriant au moins quatre salles.

Pour les richesses minérales, les services des mines, du génie militaire et des ponts et chaussées ont associé leurs recherches aux efforts des compagnies et des entrepreneurs, en vue de faire de la collection algérienne un enseignement et un attrait, rivalisant avec ce que l'Exposition contient de plus remarquable. À l'exception de l'or, dont l'existence, de temps en temps annoncée, reste douteuse, la plupart des autres métaux susceptibles d'exploitation se trouvent dans les flancs des montagnes si tourmentées de l'Algérie, monuments des anciens âges géologiques, de la période secondaire surtout. C'est, aux premiers rangs, pour le nombre et l'étendue des gîtes, le cuivre, le fer, le plomb associé à l'argent sous la forme de galène argentifère, l'antimoine; et, au second rang, le zinc, le mercure, le manganèse. Dans chaque province, plusieurs mines de cuivre, de fer, de plomb sont concédées et exploitées; beaucoup d'autres, et quelques-unes des plus connues, celles de Mouziâet de Tenez entre autres, restent languissantes ou même sont abandonnées, quelquefois par la pauvreté du rendement, mais le plus souvent par l'insuffisance des capitaux, aggravée par la difficulté et la cherté des transports, là où n'ont pas encore pénétré les voies ferrées. Pour montrer leurs cuivres, leurs fers, leurs plombs et l'argent qui s'allie souvent avec ces métaux, tous les grands établissements en pleine activité ont rivalisé de zèle Gar-Roubau, à l'ouest; l'oued Merdja et Souma, au centre; Kefoum-Theboul, Aïn-Barbar, Mokta-el-Hadid, à l'est.

Dans l'ordre d'importance, les minerais de fer magnétique de Mokta-el-Hadid, près de Bône, exploités par la [Compagnie Talabot](#), tiennent le premier rang. Là, 190 ouvriers, dont 100 indigènes, produisent de 600 à 700 tonnes de minerai par jour, 200.000 tonnes par an, qu'un chemin de fer de 28 kilomètres transporte au port de Bône, d'où elles se distribuent dans les usines de France. Très recherchés pour leurs propriétés aciéreuses, qui les rapprochent des meilleurs de Suède, les fers magnétiques de Mokta-el-Hadid sont fructueusement exploités. Cette compagnie expose, entre autres spécimens, un énorme échantillon qui pèse 7.000 kilogrammes, qui dose 66 pour 100 de fer pur, rendement général de cette mine. Non loin de là se voient, dans un trophée, des faux et d'autres instruments fabriqués avec cette matière première. Le jury a honoré d'une médaille d'or ce remarquable ensemble.

En fait de minéraux non métalliques, les marbres onyx translucides de la province d'Oran défient toute concurrence pour l'éclat et la transparence des tons, la richesse et la variété des veines. À la finesse et au moelleux des couleurs, on dirait de splendides étoffes de cachemire. À l'unique carrière jusqu'alors connue, celle d'Aïn-Tebbaleck, sur la route d'Oran à Tlemcen, est venue s'en joindre une, près de Nemours, dont [M. Donnadieu](#) présente des spécimens, d'une nuance jaune claire fort distinguée. À part les lots de ce marbrier, de Paris, qui a montré un grand nombre de marbres blancs et colorés d'Afrique, sous forme de coupes, de lampes, de candélabres, de cheminées, l'exposition algérienne est médiocrement assortie, sans qu'il y ait tout à fait de sa faute.

[Bois]

[M. Viot](#), l'habile industriel qui étale sur le boulevard des Italiens le magnifique magasin des marbres ouvrés d'Algérie, façonnés dans ses ateliers de la rue Popincourt, a réservé pour la section française, galerie du mobilier, son beau lot de vases, de statues, de superbes et charmantes fantaisies, où l'or et l'onyx se marient admirablement. L'Algérie a droit de revendiquer sa bonne part dans la médaille d'or qu'il a obtenue.

Il en est de même pour les bois, dont l'espèce la plus appréciée par l'ébénisterie, a sa place, sous forme de pianos, d'armoires, de buffets, de bibliothèques et d'autres objets, parmi les meubles français les plus riches et les plus jolis. Cependant, la section

algérienne n'est pas aussi dépourvue que pour les marbres, et [MM. Becker et Otto, Gerson et Weber, Duthoit, Maréchal, Porcellaga, Schloss, Mercier](#) ont justifié, par de nouveaux efforts de perfection délicate et d'élégance artistique, le renom dont ils jouissent depuis une quinzaine d'années pour ces jolis ouvrages d'ébénisterie et de tableterie, où le thuya s'assortit avec tant de charme, tantôt à l'or, à l'argent et à la nacre, tantôt, à d'autres bois algériens, l'olivier, le citronnier, le chêne-vert. D'énormes coupes et racines brutes de thuya, équarries par un côté, polies sur d'autres, montrent quelles proportions ces blocs atteignent, et quel fond, naturellement moucheté, veiné, moiré, quel grain fin et serré ils offrent à l'habileté de l'ouvrier et au tranchant de l'outil. Le thuya algérien est désormais classé parmi les plus beaux bois d'ébénisterie et de marqueterie connus, et peut-être a-t-il droit au premier rang, parce qu'il joint à la beauté l'incorruptibilité.

À côté de cette espèce s'étalent en rondelles d'un diamètre étonnant (1 mètre et demi à 2 mètres), en longues et larges planches, en tiges cylindriques, en tronçons coupés, les abondantes collections de bois de construction et de menuiserie recueillis par les services des eaux et forêts des trois provinces : cèdres, chêne-zéen, particulier à l'Afrique du nord, chêne vert, chêne à feuilles de châtaignier, frêne austral, chêne ballotte, pins d'Alep, pistachier de l'Atlas, caroubier, et une multitude d'autres dont les cantonnements ont une moindre étendue. Non loin de ces collections, on en remarque d'autres, plus précieuses encore, celles de chêne-liège, en troncs, en cylindres et en planches d'écorce subéreuse, en bouchons, à tous les degrés de mise en œuvre, qui remplissent de vastes filets. Pour les travaux dont son lot donne une haute idée, la [Compagnie Besson, Lecouturier et C^o, à Collo](#), a obtenu une médaille d'or ; elle n'exploite pas moins de 15.000 hectares, où elle emploie jusqu'à 4.000 Kabyles. La [Compagnie Berthon Lecoq et Cie](#), qui exploite 6.600 hectares des forêts de l'Edough, étale aussi sa richesse dans cette partie de l'exposition algérienne, qui a peu de rivales dans le palais du Champ-de-Mars. Il paraît que l'usage du vin se répand singulièrement dans le monde, à en juger par la quantité de bouchons qui se consomment, et auxquels menacent de ne plus suffire les forêts connues, qui sont à peu près toutes concentrées dans la zone méditerranéenne, et dont l'Algérie possède les plus vastes cantonnements ; plus de 300.000 hectares sont dès à présent reconnus.

[Plantes textiles]

Dans les autres matières du cinquième groupe, il en est une demi-douzaine dont l'Algérie se prévaut principalement : les laines, les cotons, les lins, les spartes, les tabacs, sans compter les huiles, dont nous avons dit un mot.

Nous regrettons que pour faire valoir les laines et les cotons, on n'ait pas adopté le même système que dans les salles australiennes, où les balles s'entassent en pilastres unis par des arceaux, ce qui donne, à première vue, une idée de l'importance de ces branches de production, mieux que leur disposition sur des tablettes pour les laines, ou dans des bocaux pour les cotons. Ce léger défaut à part, il y a là deux sujets d'étude et d'espérance d'une haute portée pour l'avenir de notre province africaine, exposés en quantité et en qualités des plus satisfaisantes. Les laines indigènes se montrent améliorées par des sélections attentives et des croisements intelligents avec la race mérinos importée de France : ce double progrès, commencé chez les colons, a été repris sur une plus grande échelle dans les [bergeries officielles de Laghouat et de Ben-Chicao](#), d'où il commence à se répandre dans les tribus environnantes : divers lainiers montrent chacun des degrés de cette transformation, qui vise, du reste, avec sagesse, plutôt à la création de sortes de laine d'une bonne qualité moyenne, qu'à des types d'une finesse supérieure.

Les cotons algériens triompheront-ils enfin de l'incrédulité qui les a pendant si longtemps accueillis ? On ose à peine l'espérer, tant il y a de parti-pris contre les nouveautés qui dérangent les systèmes, aussi bien chez les savants que chez les ignorants. Voilà bien pourtant des spécimens, par centaines et presque par milliers, de fibres admirables par leur finesse, leur longueur, leur blancheur soyeuse; les fils de tout numéro, les étoffes de toute force et de toute légèreté, que ces brins égrenés et ouvrés peuvent produire, sont également sous les yeux de tous, aussi agréables à l'œil qu'à la main. Les premières maisons de Lille, de Saint-Quentin, de Mulhouse, de Tarare, ont rivalisé de talent pour les façonner en blanc ou en couleur, en uni ou en broché. Un peu de nerf paraissait seul manquer aux cotons algériens, et [M. Cox, de Lille](#), qui a été l'un des premiers promoteurs de cette industrie, constate que cette force vient d'elle-même, par le séjour un peu prolongé en balles. Il n'y a donc plus l'ombre d'une objection ou d'un prétexte contre l'adoption par l'Algérie de la culture du coton, et surtout de la variété longue-soie comme l'une de ses ressources les plus précieuses pour elle-même et pour l'industrie européenne. Mais l'eau étant nécessaire aux plantations de coton et cet élément étant, sous forme de cours d'eau, de barrages et de canaux, la propriété exclusive de l'État, c'est de l'État que dépend en premier ordre le développement de la culture cotonnière. Qu'il exécute ou fasse exécuter les travaux publics nécessaires pour conserver les eaux pluviales de l'hiver, et les colons feront, avec un empressement que l'on pourrait qualifier d'enthousiasme, les travaux qui les regardent. La [Compagnie générale algérienne](#), dont, on accuse la trop lente intervention dans les entreprises qui ont été livrées à son zèle, gagnerait rapidement des millions rien qu'à élever des barrages et creuser des canaux pour les besoins d'une irrigation qui paierait gros deniers les eaux qu'on lui procurerait. Pour ses cotons, l'Algérie a obtenu un grand prix hors section et la seule croix d'honneur qui ait été accordée à l'Algérie a été décernée à [M. Masquelier, du Havre](#), pour ses vastes plantations de coton et son usine à égrenage dans la plaine du Sig, une plaine qui reste jusqu'à présent le principal centre du coton longue-soie. MM. les fabricants du Nord me permettront-ils de leur signaler comme manquant tout à fait de couleur locale, les étiquettes dont ils ont décoré leurs tissus de coton, de matière algérienne ? On y voit un planteur entouré de noirs et de négresses à demi nus, récoltant les filaments, les entassant dans des sacs, les transportant sur des chariots. Ce sont là des scènes de la vie tropicale aux Antilles et en Amérique mais les Arabes, Kabyles, Européens qui s'emploient, au travail du coton algérien n'ont, dans leur costume et la couleur de leur peau, rien de commun avec la race noire.

Ce que le coton promet de richesses comme culture d'été, le lin, plante spontanée du pays, l'annonce comme culture d'hiver. La salle des lins algériens, escortés de quelques textiles secondaires, est le chef-d'œuvre de l'Exposition de la colonie ; de hautes et élégantes colonnes en fils, en tresses, en cordes, disent, les emplois divers de la matière première, qui étale sur les murs, derrière les vitrines, sur le plancher, les formes les plus variées et les plus soldes à la fois. La graine elle-même se présente avec ses propriétés huileuses et pharmaceutiques, comme une autre richesse, préférée à la fibre dans la province d'Oran. Partout ailleurs, c'est le filament qui est la principale récolte. Les lins qu'on recueille actuellement, surtout dans la plaine de la Mitidja, où la production a décuplé depuis dix ans, permettent de filer des numéros 110 120 et 140, avec lesquels on établit des services de table damassés, des batistes, même des dentelles, qui ne redoutent aucune concurrence. À côté de ces emplois d'une industrie raffinée, d'autres variétés fournissent la toile la plus solide pour les emplois de résistance. La [Compagnie française des cotons et produits agricoles algériens](#), représentée par M. A. du Mesnil, qui s'est donné beaucoup de soins et a fait beaucoup de dépenses pour la mise en scène de ses lots, en a été récompensée par une médaille d'or.

[Crin végétal, alfa, aloès]

Parmi les textiles, se placent les plantes à fibres grossières et dures, mais consistantes et plus ou moins élastiques, connues sous le nom de sparte (*alfa, dis*, palmier nain). Croissant toutes spontanément dans les terrains secs de l'Algérie, elles opposent au défrichement une résistance fort coûteuse, qui se trouve singulièrement amoindrie depuis qu'on a trouvé le moyen d'en tirer parti pour faire du crin végétal et de la pâte à papier. La maison [Averseng](#), qui a inauguré, en 1847, à Chéragas, auprès d'Alger, l'industrie du crin végétal, expose un résumé fort instructif de ses affaires. En 1848, elle employait 12 ouvriers qui fabriquaient 1.950 kilogrammes de produits, lesquels se vendaient 100 fr. les 100 kilogrammes ; en 1860, elle a employé 1.250 ouvriers, qui ont produit 865.000 kilogrammes de produits, se vendant 25 fr. le quintal.

Pour le papier, on a longtemps reculé devant la dureté de la pâte d'alfa : un fabricant anglais de papier pour journaux, [M. Lloyd](#), se montre plus habile ou plus résolu : à Oran et à Arzew, il a organisé deux entreprises de récoltes et d'emballage d'alfa (*Lygeum spartum*) qui expédient en Angleterre de lourdes cargaisons, dont la valeur dépasse 2 millions et demi de francs. Depuis bien longtemps nous signalons cette inépuisable mine de pâte à papier aux industriels qui se plaignent de la rareté et de la cherté des chiffons : au lieu de réclamer des prohibitions à la sortie, ne feraient-ils pas mieux de s'adresser à une colonie française qui leur en offre l'équivalent, en quantités que l'on peut dire absolument illimitées, car les plantes à sparte couvrent 30 à 40 millions d'hectares incultes ?

D'après ce que m'ont dit les industriels du Nord, l'aloès (*agave americana*) qu'on n'utilise pas jusqu'à présent, ferait d'excellentes cordes plates pour les mines, et il ne dépend que des colons de profiter du débouché que leur offre l'épuisement de cette matière, fournie jusqu'à ce jour aux marchés anglais par l'Asie.

[Tabacs]

Viennent enfin les tabacs : on ne les décrit pas, on les fume ; et si un dragon jaloux les garde trop bien, on les convoite de l'œil quand ils se présentent admirablement façonnés, comme dans la vitrine si bien garnie de [MM. Bosson frères, d'Oran](#), où les noms les plus séduisants joignent leur attrait à celui de la forme, de la couleur, de l'arôme, du prix. De l'avis des connaisseurs, la fabrication algérienne, presque toute confiée aux mains des Mahonnaises, atteint un degré extraordinaire de perfection, et les cigares algériens, où les crus du pays, les *chebli* au premier rang, se mêlent aux feuilles étrangères seraient assurés d'un grand débit en France si la régie en autorisait la vente. Que lui importe, pourvu qu'elle prélève ses droits ?

Et cette concession serait précieuse pour les colons européens ou indigènes de l'Afrique, auxquels le tabac offre une importante ressource comme culture d'été : cette plante leur vaut déjà une dizaine de millions par an, et ce revenu pourrait aisément doubler et tripler sans nuire à la production française,

[Plantes à parfum]

Il y aurait encore à mentionner, dans le groupe des matières d'extraction agricole ou industrielle, de beaux lots de garance et de henné, de cire et de miel, d'écorces tannantes, de cocons et de soies ; mais l'espace manque sous notre plume ; accordons une simple mention aux essences, dont la fabrication a pris une telle extension qu'un seul colon de la Mitidja, [M. Gros, de Boufarik](#), cultive 180 hectares de plantes aromatiques pour le compte d'un industriel de Grasse. Sa fabrique renferme dix-huit appareils à distillation, deux presses et occupe soixante ouvriers.

[Confection, orfèvrerie]

Dans le groupe du vêtement se retrouvent une partie des matières que nous avons observées sur notre route à l'état brut ou dégrossi. Cotons, laines, soie, fibres végétales, ont pris les formes appropriées à leurs usages si variés, et révèlent l'Afrique française sous de nouveaux aspects, qui semblent montrer en elle un abrégé du monde. Mais, à vrai dire, l'honneur industriel en revient à la France plutôt qu'à l'Algérie, et ce sera l'excuse de notre brièveté. La fabrication locale est représentée par des articles de lingerie et de bonneterie sortant des [ouvriers de jeunes Mauresques, dirigés par des Européennes \(M^{lle} Luce à Alger, M^{lle} Parent à Constantine\)](#), et des écoles diverses de jeunes filles créoles (que l'on nous passe le mot qui manque à la langue de la colonisation algérienne). Au-delà, une multitude de Maures et de juifs exposent les haïks, les burnous, les babouches et autres curiosités sur lesquelles nous sommes un peu blasé, comme aussi sur les cabans soutachés et les vestes brodées de quelques tailleurs européens. La bijouterie et l'orfèvrerie israélites, les sabres et les fusils kabyles, les couteaux *flissas*, les tentes et les couvertures des Arabes, avec tous leurs objets de campement, se disputent aussi notre attention. Mais sans méconnaître ce que beaucoup de ces ouvrages attestent d'habileté patiente, inouïe, et d'instinct pour les couleurs à assortir et les formes à approprier aux usages, nous ne pouvons les signaler comme des progrès : tous ces efforts d'un art rudimentaire pâlisent devant l'éclat de pareils travaux sortant de nos ateliers et de nos machines : ce sont les débuts et non le couronnement de l'industrie humaine et le genre d'intérêt qu'ils excitent appartient surtout à l'histoire de travail et à l'ethnographie. Sous ce dernier rapport, il n'est pas d'objet, si mince qu'il soit aux yeux et à la main, qui n'ait son prix, comme témoignage de l'aptitude des races africaines à s'élever vers la civilisation et l'[École des Arts et Métiers du fort Napoléon](#), que nous regrettons de ne pas voir figurer parmi les exposants, a confirmé tout ce que l'on savait déjà des qualités heureuses de la race kabyle.

[Mobilier, industries diverses]

La galerie du mobilier nous inspire les mêmes réflexions : ce qui y brille le plus trahit des mains françaises, et plus encore le goût français. Il y a cependant à remarquer un très grand nombre de nattes, et surtout des tapis, d'une facture très solide et d'un dessin agréable quoique singulier, quelques poteries plus bizarres qu'originales, et des assortiments de parfums, parmi lesquels nous retrouvons avec plaisir les articles de [MM. Simonet et Mercurin](#), vingt fois couronnés déjà dans tous les concours, et [la Trappe de Staouéli](#) qui, sur sa vaste propriété de 1.000 hectares, imite les Trappes de France, aussi bien dans les produits d'agrément que dans ceux d'utilité.

Nous remarquons une nouveauté, de plus humble apparence, mais réservée peut-être à un fructueux avenir, dans une série de bouteilles de quatorze différents calibres, À notre connaissance, [la verrerie de M. Portes fils, à Coléah](#), est la seule installée dans un pays où abondent pourtant les sables siliceux.

[Imprimerie, édition, presse]

À mesure que nous nous élevons vers les classes du premier et du second groupe, qui sont le complément du progrès industriel par l'avènement de l'art, la colonisation algérienne s'efface, abdique presque : elle est trop jeune, trop absorbée encore par les sollicitations urgentes de la vie matérielle, pour s'adonner avec élan et succès aux travaux qui supposent la culture de l'esprit, le loisir des heures, le débouché d'une riche consommation. L'État seul ou les services publics ont exposé des cartes.

Dans le matériel de l'enseignement des sciences, le [Jardin d'acclimatation du Hamma d'Alger](#) présente un herbier de 344 plantes exotiques dont il a essayé la culture : le résumé de trente-cinq ans d'expériences fécondes, menacées, dit-on, d'être sacrifiées à de mesquins calculs d'économie, malgré la renommée du directeur, [M. Hardy](#), malgré l'utilité pour la science et pour la colonie de cet établissement, l'un des plus beaux dans son genre qui existent sur le globe. À côté de cet herbier, celui de [M. Durando](#), consacré aux plantes d'ornement, celui de M. Pascal Jourdan, spécial pour les plantes murales, méritent l'attention des connaisseurs ; ils se distinguent par le choix, le soin, les indications.

Dans l'imprimerie et la librairie, [M. Bastide, d'Alger](#), se recommande par une collection choisie de 800 volumes, français ou arabes, qu'a édités sa maison qui compte trente-quatre ans d'existence, qui possède 19 presses et emploie 42 ouvriers, chiffres fort respectables pour une ville de province. Enfin, comme spécimens d'architecture ou plutôt d'archéologie ou remarque les modèles en plâtre du *Tombeau*, dit de *la Chrétienne*, et du *Médacren*, monuments qui ont servi de tombeaux aux rois de Mauritanie et de Numidie. Dans le premier, MM. Berbrugger et Mac Carthy ont exécuté des fouilles qui ont permis d'en étudier et d'en dessiner à tous les points de vue la construction, mais qui ont trompé, quant aux résultats, l'espoir des archéologues, ce tombeau ayant été visité avant eux, et pillé à des époques inconnues.

Pas plus que les commissaires de l'Exposition des colonies, ceux de l'Algérie n'ont pensé à réunir des spécimens des journaux publiés dans les diverses villes. C'est un soin qu'ont eu la plupart des colonies anglaises, et il n'est pas en effet, dans un pays nouveau, de signe plus caractéristique du niveau de la civilisation morale et intellectuelle, et même des progrès matériels. Une telle collection n'est que bien imparfaitement remplacée par quelques albums de vues lithographiées ou photographiées, quelques aquarelles ou peintures à l'huile d'un mérite douteux, encore moins par les instruments sauvages de musique indigène et même par les guitares espagnoles que l'on s'est donné, en Algérie, la peine de recueillir et d'envoyer.

[Conclusion]

Pour résumer en quelques lignes l'impression générale que doit produire sur tout esprit éclairé l'examen de l'Exposition algérienne, nous dirons qu'elle est extrêmement satisfaisante. Sauf de rares défauts, la mise en scène répond à l'importance et à la solidité du fonds. Considérée dans son ensemble. actuel et rapprochée de ses débuts de 1849 et de 1855, la colonisation, en cherchant sa voie, l'a trouvée et y a fait de grands pas. Elle a compris la valeur du blé dur, dédaigné d'abord pour le blé tendre. Elle a abandonné quelques spéculations agricoles, la cochenille entre autres, et diverses plantes tinctoriales, textiles, oléagineuses, où l'avait fourvoyée un engouement qui ne tenait pas un compte suffisant des conditions économiques. Elle a surtout renoncé aux plantes tropicales, le coton excepté, la seule dont s'accommode bien son climat méditerranéen. Elle lui a associé le lin et la vigne, justes objets d'une faveur générale ; elle a apprécié l'avantage que lui assure, pour la vente en Europe de ses fruits et de ses légumes, l'inégalité des températures, et elle a reconnu le rôle réservé à ses cultures de primeurs. Dans l'ordre industriel, l'Algérie ne s'est pas moins bien dirigée : elle a appliqué ses forces à la transformation première des matières et produits du sol : blés, huiles, fibres, tabacs, cotons, lins, soies, minerais, marbres, réservant à des pays plus avancés les façons plus raffinées qui s'adressent au luxe ou exigent les procédés d'une mécanique savante et puissante.

De toutes les branches du travail qui lui sont dévolues par la nature, il ne reste de lacune que pour les constructions maritimes, qui manquent tout à fait dans les salles de l'Exposition, et qui, dans le pays même, sans être entièrement absentes, ne sont pas

développées au degré qui conviendrait à la terre qui a pu, en d'autres temps, construire et armer les flottes barbaresques.

Il faudrait désespérer du bon sens et du patriotisme si, après avoir étudié ce tableau de tant de ressources accumulées dans une province africaine, à deux jours des côtes de la France, des doutes survivaient encore sur la nécessité d'y exécuter des travaux publics et d'y accorder les libertés indispensables aux progrès de la colonisation. Ce sont là les deux principaux instruments de progrès qui lui manquent.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

EXPOSITION D'ALGÉRIE.

III.

COTONS.

(*La Patrie*, 28 mai 1867)

Les échantillons exposés sont nombreux et de belle qualité. Il y a là des cotons de toute espèce, venus de tous les points d'Algérie, obtenus dans toutes les conditions de culture : des longue-soie et des courte-soie, égrenés ou non égrenés, blancs et nankins, obtenus à force d'eau ou malgré la sécheresse, envoyés par les plaines salines d'Arzew et par les terres limoneuses du Sig, par le massif d'Alger et l'oasis de Laghouat, par le caïdat de l'Eboug et la station d'El Outaïa.

Parmi les exposans, dont il est impossible de faire ici l'énumération complète, citons MM. Dubourg et Dufourg ; du Mesnil, directeur de la Compagnie des produits algériens ; Masquelier du Havre ; Dupré Saint-Maur, Lescure, Herzog, de l'Alsace ; Jules Vallier, des vétérans des luttes pacifiques et fécondes de l'Algérie, ou des industriels de la métropole qui veulent détourner sur la colonie une partie de cet or dont le courant va s'enfouir dans les poches profondes des Américains.

L'exportation de l'Algérie dans la campagne dernière a dû être de 8.000 balles environ ; elle eût été bien plus considérable si les sauterelles n'avaient nui à la production locale.

Les cotons algériens sont égaux aux espèces similaires des États-Unis, et ceci est vrai, car les Américains sont forcés d'en convenir, non sans quelque mauvaise volonté, cependant.

C'est en 1851, à l'exposition de Londres, que le coton algérien a fait sa première apparition. De 1853 à 1860, des prix de 2.000, 3.000, 5.000 francs, et un prix de 20.000 francs, dit Prix de l'Empereur, prélevé sur les fonds de la liste civile, ont été annuellement offerts aux cultivateurs ayant récolté sur une plus large échelle les meilleurs cotons.

De 4.303 kilogrammes, en 1854, la production s'élève, en 1859, à 106.472 kilogrammes.

Un décret du 25 avril 1860 substitua au système d'encouragement antérieur, une prime décroissante d'année en année, accordée à l'exportation des cotons égrenés, emballés et marqués suivant les usages du commerce, reconnus de qualité marchande, propres à être employés dans les manufactures, et expédiés par le producteur ou ses ayans cause en France ou à l'étranger.

La date de 1864 fut indiquée d'avance comme devant marquer le terme de ce nouveau régime, et la récolte atteignit dans cette dernière année 461.104 kg.

La suppression de la prime et la fin de la guerre de la sécession n'ont pas arrêté l'essor donné à la culture du coton ; ainsi, dans la province d'Oran seulement, où elle n'embrassait en 1865 que 2.219 hectares, elle s'est étendue en 1866 sur 4.084 hectares.

Cependant, la production est encore tout à fait insuffisante pour un territoire habité par près de trois millions d'âmes et qui pourrait consacrer au coton plus de 200.000 hectares parfaitement irrigables.

Les marchés restreints n'attirent pas les acheteurs. L'Égypte n'a conquis la place importante qu'elle occupe aujourd'hui qu'en réalisant un véritable tour de force. Sa récolte cotonnière, qui, jusqu'en 1860, n'avait jamais dépassé 3 millions de kg., s'estime aujourd'hui à 80 millions. C'est ainsi qu'elle a imposé son coton Jumel à la fabrication. Les filateurs qui ont été privés des espèces longue-soie, voyant que l'Algérie ne pourrait de longtemps leur venir sérieusement en aide, ne l'ont pas attendue et ont modifié leur outillage, afin de pouvoir se servir du Jumel. Aussi, qu'arrive-t-il ? Le coton égyptien, sur lequel la demande est plus considérable, se vend à des prix relativement beaucoup plus forts que le coton algérien, qui lui est bien supérieur en qualité.

Un journal d'Oran s'effrayait dernièrement, pour les planteurs actuels, de la concurrence que leur créerait la culture en coton, dans la même province, de 20.000 nouveaux hectares, mis en valeur par le barrage de l'Habra. C'est là tout simplement une hérésie économique, qui ne figure probablement que comme un argument plaintif destiné à appuyer quelque article d'opposition dont le sens nous a échappé.

Il y a, il est vrai, dans ce moment, un peu de faiblesse sur les prix des cotons algériens. De là des plaintes ! Il est absurde cependant de rendre l'État le bouc émissaire de la mercuriale. On lui reproche, par exemple, d'avoir supprimé les primes au moment où finissait la guerre d'Amérique ; mais lorsqu'il les a accordées, les colons ne se doutaient pas que tels événement viendraient qui, durant quatre années, donneraient au coton une valeur inespérée. La paix est faite aujourd'hui, et il est certain que, par l'abolition de l'esclavage, jamais les cotons ne reverront les cours de 1860.

Nous sommes loin cependant d'absoudre entièrement l'administration. C'est elle qui a, en grande partie, empêché le marché de prendre le développement qu'elle provoquait. D'une main, elle excitait la production en distribuant des encouragements de toute nature ; de l'autre, elle retenait les rênes de toutes ses forces par ses paperasseries et ses lenteurs.

Ces 20.000 hectares du barrage de l'Habra deviennent un bel appoint pour l'Algérie cotonnière, mais s'ils avaient été livrés à la culture il y a quatre ou cinq ans, où en serions-nous aujourd'hui ? Ce serait une pénible narration à faire que l'histoire de ce barrage, et il serait trop long de raconter ici les marches, et contremarches, les déceptions des personnes qui s'en sont successivement occupées. Puisse-t-il servir d'enseignement ! Que de projets, que de contre-projets reçus dans les bureaux, enfouis dans les cartons, après avoir été revêtus d'avis motivés, réexpédiés dans d'autres bureaux, revêtus de nouveaux avis motivés, engloutis définitivement dans des cartons, où ils moisissent à leur aise ! Laissons le passé, et pensons à l'avenir, qui, dans la main des administrateurs actuels, se présente sous les plus heureux auspices.

Beaucoup d'eau et beaucoup de chaleur, de bonnes graines et la main-d'œuvre à bon marché, telles sont les conditions nécessaires pour que la culture du coton soit rémunératrice.

La chaleur ne fait pas défaut sur la côte africaine, mais la nature y est souvent ingrate dans la répartition des eaux. La main de l'homme doit corriger ses caprices, il faut construire de grands réservoirs capables de suppléer à la courte durée de la saison des pluies. La terre irriguée prend alors une plus-value considérable ; elle se vend, au Sig, de 6 à 700 fr. l'hectare, mais cette localité a un barrage qui contient 3.300.000 mètres cubes d'eau. La valeur de ces terres est destinée à s'accroître encore par la mise

en exploitation, au mois d'août et de septembre, du chemin de fer de Relizane à Oran (138 kilomètres), dont le Sig est la principale station ¹.

D'autres barrages sont à l'étude.

Le problème du bon marché de la main-d'œuvre peut être résolu, soit par une forte immigration d'Espagnols, ce qui offre peut-être quelque danger politique, soit par un emploi plus fréquent et mieux entendu de la race indigène. À notre avis, ce dernier mode, qui a l'avantage de nous rallier l'arabe en améliorant son sort, est préférable à tous égards. L'association, surtout, nous paraît être le système qui prévaudra.

Depuis 1864, M. du Mesnil, administrateur-directeur de la Compagnie française des cotons et produits agricoles algériens, s'est appliqué à multiplier, dans la province de Constantine, les associations avec les indigènes.

La Compagnie passe avec les familles indigènes un contrat notarié en règle, dont les clauses stipulent ce qui suit :

L'Arabe s'engage à cultiver en coton une superficie déterminée en rapport avec les ressources de main-d'œuvre que lui offre sa famille ; l'étendue varie de 50 ares à 4 ou 6 hectares au plus.

La Compagnie, de son côté, s'oblige à lui faire une avance argent de 50 fr. par hectare ; à lui donner les semences nécessaires, les instrumens aratoires qui lui manquent ; à faire surveiller et protéger sa récolte par des gardes champêtres indigènes, assermentés devant le caïd, dans chaque tribu et payés par elle.

Au moment de la cueillette, l'Arabe apporte son coton dans les magasins du comptoir de Bône. Ce coton est pesé avec un soin scrupuleux et évalué au cours de la mercuriale. On prélève le remboursement de l'avance faite en argent, sans calcul d'intérêt ; un quart de la récolte est alloué à la Compagnie, à titre de participation et pour couvrir ses frais. Le surplus est payé, argent comptant, à l'indigène, qui retire ainsi de chaque hectare un bénéfice net et d'environ 3 à 400 francs.

En 1865, 354 familles formant une population agricole d'environ 1.200 individus, étaient ainsi associés avec la Compagnie française. Ce goudon pacifique a été présenté à l'Empereur par M. du Mesnil, pendant le voyage de 1864.

On peut voir à l'Exposition des cotonnades de luxe où le coton longue-soie provenant de ces associations joue le principal rôle.

Il s'agit maintenant des choix de semences, et sur ce point, tous les acheteurs sont d'accord pour recommander aux planteurs d'apporter les soins les plus minutieux à cette opération.

MM. Dolfus, Herzog, Masquelier et l'association de Manchester, ont fait venir à leurs frais des graines de Sea-Island qu'ils distribuent soit gratis, soit prix coûtant ; toutefois, ils conseillent aux colons de choisir surtout dans les graines du terroir. M. Dupré-Saint-

¹ Le barrage de l'Habra, qui s'exécute en ce moment pour le compte et par les soins intelligents d'un riche capitaliste français, M. de Brousse, a pour but d'irriguer la plaine de l'Habra, qui comprend près de 36.000 hectares de terres de même nature que celles du Sig, auxquelles elles confinent. Douze mille hectares sont partiellement arrosés par un barrage de dérivation, exécuté il y a quelques années ; 24.000 hectares ont été adjugés le 21 juillet 1864 à M. Jules Cahen, à la charge d'exécuter les travaux de barrage, de dessèchement et de canalisation nécessaires pour la mise en valeur de ces terres.

Les proportions de ce barrage-réservoir sont vraiment cyclopéennes ; quelques chiffres donneront une idée de leur importance.

La digue n'a pas moins de 38 mètres 90 centimètres à sa base ; sa longueur sera de 321 mètres, auxquels il convient d'ajouter pour la longueur totale, le déversoir, qui aura 128 mètres ; la hauteur totale du barrage sera de 31 mètres.

Le réservoir contiendra 35 millions de mètres cubes d'eau, qui fertiliseront 36.000 hectares de riches terres propres à toutes les cultures, et parmi lesquelles plus de 6.000 hectares pourront chaque année être affectés à la culture du coton.

Les dépenses, il est vrai, ne se chiffrent plus par quelques centaines de mille francs, comme pour le barrage du Sig ; 4 millions seront certainement employés à ces gigantesques travaux. (*Moniteur.*)

Maur les invite même, par expérience, à se méfier de la graine américaine et à diriger tous leurs efforts sur l'amélioration des espèces acclimatées.

Le coton algérien est, dès à présent, sorti de la période d'essai, et l'activité imprimée aux travaux d'utilité publique, barrages et moyens de communication, lui permettra de prendre bientôt une place importante dans l'approvisionnement de l'industrie nationale.

LOUIS OUTREDON.
